

Multiculturalisme, histoire et littérature : d'Aragon à Kourouma¹

Il peut paraître étrange ou hasardeux de vouloir réunir dans une même étude deux œuvres aussi dissemblables par leur forme et leur propos² : un « poème » inclassable – *Le Fou d'Elsa* (1963) – qui raconte entre autres la chute du Royaume de Grenade en 1492 ; un roman – *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) – qui se coule dans une forme de littérature orale, le *donsomana* ou chant de guerriers traditionnels, héritage de la culture malinké, une des ethnies de l'Afrique de l'Ouest. Si l'ivoirien Kourouma est en général reconnu comme une des figures éminentes de la littérature postcoloniale, Aragon représenterait par ses idéaux progressistes la pointe de cette modernité dont toutes les littératures affublées du préfixe *post* signaleraient le caractère irrémédiablement daté. Je ne suis toujours pas sûr de bien comprendre ce que la notion de post-moderne recouvre en dépit des ouvrages savants consultés à son propos. Il se pourrait même que les catégories de l'histoire et de la littérature sortent mutuellement fortifiées d'un trouble général résultant de la mondialisation des échanges intellectuels. Telle est du moins une des idées que je voudrais tenter de développer à partir du cas de figure choisi.

Je signale en passant que la faillite des idéaux nés des Lumières et du modèle progressiste issu de la Révolution française dans sa prétention à s'exporter comme idéal universaliste, faillite qui serait un des signes de la postmodernité trouve à Cadix quelque contradiction susceptible de relancer la réflexion. S'il est vrai que l'Espagne opposa la résistance farouche qu'on sait aux armées napoléoniennes censées exporter le nouveau modèle contre les anciennes monarchies, n'est-il pas symptomatique, en effet que la constitution de 1812 dont on célèbre aujourd'hui le bicentenaire en retienne au moins un principe, celui de la séparation des pouvoirs exécutif et législatif ?

Proposer à Cadix de réunir ces deux œuvres n'est en vérité pas totalement fortuit. Leur dimension multiculturelle me semble résonner de façon particulière dans cette ville à la pointe méridionale du continent européen qui géographiquement regarde au plus près le continent africain, même si, je viens de le dire, c'est sur la ville de Grenade, relativement proche, que se replit le dernier vestige de la présence Maure en péninsule ibérique. La dimension

¹ Article publié en Octobre 2016, sous ce titre, dans la Revue *Tema*, dir. João Adalberto Campato Jr, UNIESP, n° 62, d'après une conférence prononcée le 18 septembre 2012 dans le cadre du colloque « Littératures, ruptures, contrats », organisé par le groupe de recherche Lire en Europe Aujourd'hui (LEA) à l'Université de Cadix, Espagne.

² Éditions utilisées : Louis Aragon, *Le Fou d'Elsa*, Gallimard, collection blanche, 1963 ; Amadou Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages* [1998], Paris, Le Seuil, rééd., collection « Points », 2000.

multiculturelle des deux textes, le décentrement qu'ils opèrent, les rapprochent. Abandonnant le point de vue catholique sur la Reconquista, Aragon s'immerge dans la culture arabo-persane pour rêver les derniers jours de Boabdil, ultime roi de Grenade. Kourouma emprunte la catégorie romanesque qui fit la fortune de la littérature occidentale pour mettre en scène, autour de la figure du dictateur Koyaga, une sorte de fiction historique coulée dans la forme d'un chant épique en six veillées. Si toute œuvre littéraire digne d'intérêt opère toujours peu ou prou un brassage des catégories génériques auxquelles on peut la relier, force est de constater que le décentrement prend ici une dimension plus aiguë, amenant à franchir les frontières entre l'Europe et l'Afrique, sans que l'on puisse envisager pour autant quelque symétrie. Car il s'agit de deux textes écrits en langue française, au sein desquels la langue et la culture de l'autre africain n'ont pas le même statut. Pour Aragon, qui convoque l'Afrique du Nord et l'Asie mineure dans la cité grenadine, elle est appréhension poétique de l'autre ; l'Afrique de Kourouma se nourrit, dans un mélange de fiction et de réalité, d'un arrière-texte (formes discursives, rites, langues...) qui ne désigne la culture de l'autre que pour le lecteur européen. Où l'on entrevoit que le travail sur les formes génériques est indissociable d'une réflexion sur le rapport au lectorat.

C'est pourquoi j'associerai à la notion de pacte, toujours plus ou moins inscrit dans la production auctoriale, celle de protocole qui regarde davantage vers la façon dont le lecteur s'approprie le flottement générique proposé dans le texte à lire. Ce qui reviendrait à souligner que les identités, toujours sociales, se fondent sur des pratiques de discours ainsi que l'a notamment suggéré Vološinov³ avant Bakhtine, comme on le sait aujourd'hui.

Sous quelles formes se présentent dans les deux œuvres le brassage générique et culturel ? En quoi relèvent-elles l'une et l'autre du roman historique, ce genre hybride ? Quelle pratique historique et littéraire des discours, enfin, voit-on se dessiner si l'on considère les communautés de lecteurs appelées à s'y intéresser ?

Du métissage des genres et des cultures

La dissymétrie des mécanismes va guider ce premier temps de notre exploration. Si l'acculturation désigne « l'adaptation d'un individu à une culture étrangère avec laquelle il est en contact »⁴, le terme ne convient en vérité qu'à Kourouma. L'un des héritages de la colonisation est en effet que la langue française soit devenue langue officielle de l'état

³ Valentin Nikolaevič Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, [1920, 1930], Limoges, Lambert-Lucas, 2010, trad. Patrick Sériot et Inna Tylkowski-Ageeva.

⁴ *Le Petit Robert*.

ivoirien, même si elle est concurrencée dans la vie quotidienne par des langues locales. Comme la plupart des intellectuels ivoiriens, Kourouma bénéficie d'une formation mixte, partagée entre une scolarité à Bamako, au Mali, et un complément reçu entre 1950 et 1954 dans des écoles françaises. Son appartenance à l'ethnie malinké et sa façon de lui faire place dans son œuvre confèrent à cette dernière un caractère mixte. Pour Aragon, l'adoption de la culture de l'autre demeure une hypothèse ou un rêve en dépit de l'impressionnante enquête livresque à laquelle l'auteur procède pour écrire son livre, enquête complétée par un séjour sur le terrain

L'inscription générique diffère profondément, comme l'indique dans le paratexte la catégorie « poème » arborée par Aragon, quand Kourouma sous-titre son *donsomana* « roman ».

Qualifier *Le Fou d'Elsa* de poème oblige à sortir des sentiers battus. Certes une grande partie des 450 pages dans la collection blanche de Gallimard est versifiée au sens ordinaire du terme. Mais ces fragments en forme de poèmes sont insérés dans de longues parties en prose partagées entre le récit historique et le propos autobiographique ou métatextuel, comme à l'ouverture qui prétend conter les circonstances présidant à la naissance du texte qu'on va lire. Il faut donc entendre poème dans un sens plus complexe et pluriel qui tiendrait compte de la fin du clivage entre prose et forme versifiée héritée du XIX^e siècle ainsi que de trois aspects. Poème, *Le Fou* l'est encore en tant que chant d'amour adressé à la femme aimée, en tant qu'approche imaginaire de la culture de l'autre⁵, en tant que vaste analogie⁶ mettant en correspondance le lyrisme aragonien et celui de Djâmi⁷, poète arabo-persan du XV^e siècle, le passé multiséculaire – 1492 – et le passé proche – 1942 – pour tenter de penser l'avenir.

Kourouma signale par le sous-titre « roman » que son livre relève de la fiction. Fictifs, l'histoire du dictateur Koyaga et l'état dans lequel il prend le pouvoir, la République du Golfe, qui n'est pas sans rappeler pourtant la Côte d'Ivoire. La linéarité du récit romanesque est confrontée au caractère itératif du chant traditionnel. Le *donsomana* conte à plusieurs voix les exploits de grands chasseurs. Les récitants ou griots, s'incarnent ici principalement dans les

⁵ Confirmant les limites de son acculturation, Aragon écrit : « J'appartenais par la tradition, l'enseignement et les préjugés au monde chrétien : c'est pourquoi je ne pouvais avoir accès à celui de l'Islâm par la voie directe, l'étude ou le voyage. Seul, ici, me guiderait le songe, comme ceux qui descendirent aux Enfers, Orphée ou Dante... » (p. 14)

⁶ Ouvrant un chapitre sur la fréquentation des écoles philosophiques par Boabdil – LES FALÂSSIFA –, le narrateur avoue : « je n'ai point eu spectacle de cette âme ni confiance que pourtant j'imagine » (p. 147). C'est bien l'imagination poétique qui guide cette rêverie historique à laquelle peut être assimilée l'œuvre entière.

⁷ Djâmi est l'auteur d'un long poème intitulé *Medjnoûn et Leïlâ*, qui prend pour héros un poète préislamique bédouin, Kéis-an-Nâdji, surnommé Medjnoûn, en arabe, le fou. Les figures de l'amant et du poète sont ainsi démultipliées, s'appliquant tour à tour au chantre d'Elsa, au poète Djâmi, pour l'épigraphe « Je pratique avec son nom le jeu d'amour », ainsi qu'à l'archétype Medjnoûn.

voix de Bingo, le *sora*, et de Tiécoura, le *répondeur*. Ils prennent à témoin un public restreint au sein duquel est censé figurer Koyaga souvent évoqué à la seconde personne par un « vous ». Kourouma a pu s'inspirer pour cette forme discursive de modèles transcrits d'après enregistrements de performances orales⁸. Il n'est pas sûr que cette forme orale convertie en écrit puisse être subsumée sous la catégorie de l'épopée telle que la définit par exemple Lukács comme « système de valeurs achevé »⁹, et bien que soit évoquée à plusieurs reprises la « geste » de Koyaga. En effet, l'éloge plus ou moins feint cède dès les premières pages la place à la satire la plus âpre dans la voix du répondeur :

- Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons et danserons votre donsomana en cinq veillées. Nous dirons la vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats...
- Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme notre père de la nation, Koyaga. (p. 10)

Il est difficile de savoir si cette infiltration de la célébration par la satire est un trait déjà présent dans la culture traditionnelle malinké ou si elle est partiellement un effet du croisement avec la forme romanesque plus sensible au caractère problématique des valeurs. Tout juste peut-on noter dans les enregistrements transcrits l'association à l'éloge de la bouffonnerie qui marquerait déjà la distance avec le modèle épique européen.

Le croisement des langues et des formes génériques qui leur sont attachées marque encore chez les deux auteurs un élargissement de la pensée.

Aragon donne vie poétique au *zadjal*, chant populaire arabo-andalou d'inspiration mystique, non pour en imiter avec exactitude la forme, mais pour enrichir son lyrisme personnel d'une autre résonance. Comme le note Jamel Eddine Bencheikh, le *zadjal* est représentatif de ce moment de la civilisation musulmane en Europe où les différentes ethnies formant la population de Grenade pouvaient « chacune [utiliser] leur idiome pour composer ce chant : arabe, roman, hébreu »¹⁰. Le métissage est donc un hommage à la tolérance à l'autre, sans renoncement à soi. Cette attention prêtée à l'autre est présentifiée pour le lecteur par l'insertion de très nombreux mots arabes, noms propres et noms communs aux graphies et

⁸ Voir à ce sujet, *Des hommes et des bêtes Chants de chasseurs mandingues*, Jean Derive et Gérard Dumestre éd., Classiques africains, 1999. Il s'agit de chants enregistrés et ensuite transcrits. Je dois cette précision à Madame Béatrice N'Guessan-Larroux, Maître-assistante à l'université d'Abidjan-Cocody (Dossier d'HDR, Toulouse, 2011).

⁹ Tandis que dans le roman, « l'immanence du sens à la vie est devenue problème, c'est un système de valeurs achevé et clos qui définit l'univers épique » (Georg Lukács, *Théorie du roman* [1920], Paris, Gonthier, 1971, p. 90 et 100).

¹⁰ Jamel Eddine Bencheikh, « Le chant arabe profond d'Al-Andalus : la forme du *zadjal* dans *Le Fou d'Elsa* », *Le Rêve de Grenade*, Actes du colloque de Grenade, 14-16 avril 1994, Publications de l'Université de Provence, 1996, p. 83.

prononciations multiples. Là encore, il s'agit moins d'un travail de philologue que d'une œuvre de poète. Le lexique intégré à la fin du poème a une double fonction : de traduction pour le lecteur méticuleux soucieux de comprendre le détail du texte, de figuration, en regard de la langue française, de l'idiome de l'autre dans son étrangeté maintenue.

C'est aussi, d'une certaine façon le travail qu'opère Kourouma lorsqu'il convoque pour présenter son récit une forme discursive empruntée à la tradition malinké, inconnue au moins du francophone de métropole, émaillant son récit de mots empruntés à cette langue : le *donsomana*, le *sora*, et ponctuant les veillées de proverbes populaires en italiques au sens parfois énigmatique : « *Tu cultives un jour chômé mais la foudre conserve la parole dans le ventre* » (p. 21). Même modelée par la langue du colonisateur devenue langue officielle, l'entité africaine ainsi évoquée s'enrichit de formes et de paroles qui suggèrent la survivance de son passé.

Somme toute le métissage culturel, loin de ruiner l'écriture littéraire comme le prétendent certains aujourd'hui, contribue à l'élargissement de son public et de son horizon de pensée. Il relève pour l'essentiel d'un pacte enrichi proposé par l'écrivain à ce public potentiel

Le roman historique comme genre hybride

Le sous-genre du roman historique affiche la même stratégie, avec une différence d'échelle dans les deux textes considérés : s'il peut servir à caractériser le livre de Kourouma, il n'est dans celui d'Aragon qu'un des pôles de l'écriture. Ce genre hybride propose un dosage d'éléments historiques et d'imaginaire qui radicalise d'une certaine façon une des propriétés de toute écriture romanesque. La fiction ne cesse en effet de dialoguer avec le référent, ainsi que l'a montré Thomas Pavel¹¹.

Le rapport à l'histoire préoccupe les deux auteurs. Après le succès de *La Semaine sainte* (1958) qui a signé le retour au premier plan d'Aragon sur la scène littéraire, ce dernier s'est vu confier par les éditions des Presses de la cité la commande d'écrire la partie soviétique d'une *Histoire parallèle de l'URSS et des USA de 1917 à 1960*¹², André Maurois s'occupant du versant américain. *Le Fou d'Elsa* est écrit durant la même période qui voit encore Aragon œuvrer pour la traduction et la publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. C'est aussi le moment où s'achève la guerre d'Algérie.

¹¹ Thomas Pavel, *Univers de la fiction*, [1986], Paris, Le Seuil, 1988.

¹² Aragon, *Histoire parallèle, Histoire de l'U.R.S.S. de 1917 à 1960*, Paris, Presses de la Cité, 2 volumes, 1962.

L'histoire de la décolonisation constitue la toile de fond des premiers romans de Kourouma, dès *Les soleils des indépendances* (1968). Les positions critiques de l'auteur lui vaudront d'être incarcéré à son retour dans son pays, en 1960.

La part de fiction peut sembler plus forte dans *En attendant le vote* que dans le poème d'Aragon qui conserve les noms de lieu et ceux des grands acteurs historiques : Boabdil, le wazir Abouïl'-Kassim 'Abdal-Mâlik, Isabelle la catholique... Pourtant, le récit de Kourouma accumule les références aux grands événements de l'après-guerre en Afrique : enrôlement des « tirailleurs sénégalais » dans les conflits d'Indochine et d'Algérie, action de De Gaulle pour orienter les anciennes colonies vers un régime sous tutelle française, régime fort à parti unique faisant pièce à ceux qui sont tombés dans le giron soviétique durant cette période de guerre froide.

Le recours à la fiction n'est donc pas chez Kourouma une fuite de la réalité historique ; le lecteur est implicitement invité à effectuer des rapprochements entre République du Golfe et Côte d'Ivoire, par exemple, ou entre Koyaga et Eyadema, président du Togo, lui-même grand chasseur et dictateur. Le recours au roman permet entre autres un brassage des données qui libère l'écriture de l'exactitude ponctuelle et porte la réflexion à l'échelle d'un continent. Il sert en même temps, par le biais de la satire, à dénoncer les histoires officielles comme mythes mensongers proposés pour l'asservissement des peuples.

Ce double mécanisme se retrouve dans *Le Fou d'Elsa*. A la version catholique de la Reconquista qui traite Boabdil en poltron abandonnant son royaume se trouve opposée une autre interprétation des faits qui charge principalement son entourage et notamment son wazir, version montrant le triomphe des armées catholiques comme le signal de la répression religieuse et intellectuelle. Cette démythification s'inscrit dans le sillage du courant orientaliste attesté dès le XIX^e siècle et représenté notamment dans les œuvres de Chateaubriand¹³ et de l'américain Washington Irving. Elle ne vise pas elle-même la parfaite exactitude¹⁴ et se présente comme une réévaluation politique de l'autre dénigré. Si les armées d'Isabelle amènent dans leurs fourgons l'Inquisition, le royaume déchu représente, comme on l'a dit, un havre d'œcuménisme. Pour compléter ce contrepoint à la pensée officielle, non sans résonances avec l'époque actuelle, c'est auprès des gitans que le Medjnoûn, double du poète, trouve refuge dans la grotte, à l'extérieur de la ville, après la chute de cette dernière. Comme Kourouma, Aragon use aussi de la dimension imaginaire de son récit pour élargir sa réflexion. Les années 1492 et 1942 sont en effet placées en miroir, un miroir figuré par l'inversion des

¹³ Chateaubriand, *Les aventures du dernier Abencérage*, 1810.

¹⁴ « Je n'ai point à donner mes sources ni à prétendre à l'exactitude historique » (p. 107).

chiffres dans les dates. La Résistance du Royaume de Grenade entre en résonance avec une autre plus proche. Corrigeant ce que pourrait avoir de trop idéalisé sa vision du passé, Aragon compare Boabdil et son entourage à Paul Raynaud et à sa famille en 1940, injustement chargés de tout le poids de la défaite.

Il s'agit aussi pour les deux auteurs d'utiliser le biais de la fiction romanesque pour penser l'avenir, tâche d'autant plus rude que l'horizon apparaît irrémédiablement bouché.

Aragon cherche dans le chant d'amour prêté à son double arabo-persan, le Medjnoûn, la promesse d'un avenir régénéré. C'est le thème fameux de la femme « avenir de l'homme », que vient creuser le ton désespéré du poète exalté. Mais c'est aussi dans le rapport à la langue de l'autre que s'inscrit de façon problématique cette réflexion sur le futur. Car cette forme verbale, le futur, « n'existe pas en arabe » (p. 436), langue qui use d'autres moyens pour en rendre l'idée. On ne peut enfin manquer de faire le lien entre cette thématique et la première épigraphe du sixième chapitre, « La Grotte », empruntée à la préface de Pierre Daix au livre de Soljenitsyne : « L'enfer d'Ivan Denissovitch, c'est que le futur n'existe plus... ».

Dans le livre de Kourouma, le thème du futur africain se développe autour du personnage de Maclélio dont l'histoire est contée au cours de la troisième veillée. Maclélio, ministre de Koyaga, témoin et intervenant dans le donsomana, cherche dans différents pays d'Afrique son « homme de destin », celui qui l'aiderait à vaincre le *norô* funeste dont il est affligé, à savoir « l'afropessimisme ». Ironie de l'histoire, Maclélio finit enrôlé comme propagandiste radiophonique du dictateur...

Le point commun de ces deux écritures du roman historique est donc d'offrir aux lecteurs de multiples façons matière à réflexion.

Protocoles historique et littéraire

Ces textes appellent en ce sens différents prolongements ou réponses, ouvrant sur deux régimes de l'activité intellectuelle définis à présent comme protocoles de lecture.

D'une part ils permettent de repenser une discipline plus nécessaire que jamais, l'histoire, elle-même solidaire de l'accès à l'écriture. Le recours à la langue française, langue d'acculturation, signe chez Kourouma cette volonté de porter sur la réalité africaine un regard historique. Ce regard passe par une datation que facilite une langue écrite comme le français, datation mettant en perspective les périodes coloniale et postcoloniale. Il passe aussi par l'identification des lieux géographiques qui furent le théâtre des actions contées. L'approche historique suppose enfin un établissement des faits et leur interprétation. A cet égard, la

fiction romanesque contraint le lecteur à concevoir l'histoire africaine par la négative, en reconstituant, derrière les états fictifs, certains états réels, en redressant ce que les histoires rapportées dans les manuels ou dans les discours officiels contiennent de mensonge interprétatif à l'avantage des pouvoirs établis :

Ah ! Tiécoura. La vérité et le mensonge ne sont jamais loin de l'autre et rarement la vérité triomphe. Les mensonges de Maclélio devenaient de solides vérités même pour leur auteur qui finissait toujours par croire qu'il avait plutôt découvert qu'imaginé la trame des complots. (167)

Ce que *Les Soleils des indépendances* laissent déjà penser est moins l'impossibilité d'une vérité historique sur la décolonisation que la nécessité ardente de sa recherche, au-delà des faux-semblants. Bien que des intérêts nationaux aient longtemps maquillé en fables la compréhension de ces événements il n'est pas interdit de penser qu'un peu plus d'objectivité interdiscursive puisse progressivement gagner du terrain.

Il en va de même s'agissant d'une histoire du quinzième siècle espagnol, moins passionnée mais non pas neutre. Corrigeant la dimension utopique de sa Grenade ressuscitée, Aragon montre ainsi comment la communauté juive fit les frais de la panique gagnant la ville à la veille de sa chute, sous la forme d'un pogrom qui en évoque un autre plus récent, en miroir¹⁵. Le livre requiert toutefois un regard d'historien, si l'on veut aujourd'hui faire la part de l'exactitude et de l'imagination poétique. Le propre du discours historique n'est peut-être pas la Vérité, source d'une méfiance compréhensible, mais la tension vers la vérité au moins relative comme constitution des faits avec un maximum d'exactitude et justesse des interprétations par confrontation des hypothèses.

Le protocole littéraire, quant à lui, situe la vérité et la connaissance, si tant est qu'il y mène, sur un autre plan, d'accès indirect. Il est solidaire du sens moderne pris par le mot littérature dans ce moment de l'histoire des idées marqué par la conjonction de la Révolution française et l'émergence de l'esthétique. J'ai déjà maintes fois évoqué cette rupture à la suite de Jacques Rancière, lui empruntant la définition de la littérature comme « régime historique de l'identification de l'art d'écrire »¹⁶. J'y reviens avec plusieurs remarques. D'abord, ce régime ne va pas de soi et d'autres rapports plus spécialisés restent concevables, je viens d'en évoquer un. Ensuite, il s'agit d'une relation esthétique qui engage le sujet lecteur comme le sujet auteur dans sa globalité, impliquant une interférence de la compréhension et des affects. Pour que cette relation s'établisse, il faut que ces textes soient dotés de la profondeur

¹⁵ Maryse Vassevière, « La métaphore de Grenade ou l'inscription du temps dans *Le Fou d'Elsa* », *Colloque de Grenade*, p. 133-149.

¹⁶ Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 17.

susceptible de faire jouer leur sens d'une façon plus complexe. Le jeu implique que le travail de l'imaginaire soit reconnu dans toute son efficacité. Ce n'est plus alors le couple vérité/mensonge qui est pertinent, mais le couple sérieux/feintise ludique qui sert d'introducteur, couple dont Searle fit la pierre de touche de son « statut logique du discours de fiction »¹⁷. Comme la littérature, même si elle paraît plus ancienne, la fiction est une notion historiquement déterminée ; la pratique littéraire se fonde sur des alternatives à la réalité, dans des sociétés capables d'élaborer une représentation scientifique de la réalité. Elle n'aurait pas de sens dans un monde où la pensée magique serait prise totalement au sérieux.

Précisément, cette discrimination est introduite par Kourouma qui juxtapose dans sa représentation de la société africaine des éléments de la technologie occidentale, accaparés par les tyrans, et des vestiges de la pensée magique. Le peuple imaginaire des paléos, ces hommes des montagnes qui combattent nus et dont le grand chasseur Koyaga serait le descendant, rattache le dictateur à un monde fétichiste : lui-même est protégé par la magie de sa mère Nadjouma et du marabout Bokano. La place manque ici pour examiner le jeu complexe proposé dans le roman. Notons qu'il montre l'enchevêtrement de différentes structures identitaires : structure tribale, vécue souvent comme réminiscence et gouvernée par la pensée magique, structure religieuse à coloration islamique ou chrétienne, associant monothéisme et vestiges de fétichisme, communautés politiques à l'échelle mondiale de la guerre froide traitant l'Afrique en terrain d'affrontement entre deux camps et deux idéologies pas seulement opposées (l'une et l'autre génèrent des pouvoirs à parti unique), communautés linguistiques, raciales, sexuelles. L'image finale des bêtes sauvages fuyant un feu de brousse allumé par des paysans expropriés et semblant converger vers le dictateur rescapé d'un énième attentat donne à méditer sur les combinaisons de la pensée et de la force instinctive dans la réalité africaine. Comme dans toute relation esthétique, il s'agit de dépasser la forme du raisonnement pour donner aussi à éprouver ce qui fait le fond d'une situation.

Dans un registre très différent, mais avec des ressorts non moins littéraires, *Le Fou d'Elsa* met en œuvre la scission des instances énonciatives, énonciateur et énonciataire, répartis sur les figures du Medjnoûn, de l'Auteur, du témoin, de Zaïd, le disciple. Cette scission produit au sein des discours amoureux, historique, religieux, politique des effets d'écho et de distanciation. On peut éprouver encore dans le déploiement analytique du jeu de ces instances la complexité d'une pensée déchirée, confrontée à un blocage tragique mais cherchant à tout prix une issue poétique à cette situation.

¹⁷ John Searle, « Le statut logique du discours de fiction », *Sens et expression* [1975], Paris, Minuit, 1982.

Le savoir visé par les sciences dures et même par les sciences humaines demeure un savoir raisonné, qu'il soit à coloration idéologique ou spéculative. Aussi Jean-François Lyotard a-t-il pu marquer l'avènement de la postmodernité en la reliant à délégitimation des deux grands types de récits fondant ce savoir, celui de l'émancipation et celui de l'unité spéculative de la connaissance¹⁸. Peut-être le protocole de lecture littéraire ébauche-t-il une forme de savoir mixte, appelée à se dire dans la lecture d'œuvres dont l'écho retentit d'un continent à l'autre. Les interprétations de ces œuvres de part et d'autre seraient alors autant de récits que se donnerait l'humanité pour tenter de comprendre son présent et continuer à inventer son avenir. A un grand récit messianique se substitueraient une multitude de récits susceptibles d'entrer en réseau pour chercher, dans la relation littéraire, la réponse à des questions vitales.

Ces deux exemples, si tant est que leur étude puisse avoir valeur indicative, invitent à ne pas s'effaroucher de l'ouverture à d'autres univers culturels.

Leur confrontation interroge la coupure entre modernité et postmodernité. L'enjeu de ce refus d'une coupure radicale serait pour la communauté humaine de mettre fin à la séparation entre l'activité des dirigeants, génératrice de la loi, et la passivité des peuples, enjeu éminemment démocratique au meilleur sens du terme. La souplesse du protocole vient ici corriger la rigidité des contrats et pactes.

Il s'agit aussi de ne pas confondre la relativité de toute connaissance avec la ruine définitive des processus cognitifs. La perversion de l'histoire par l'idéologie ne disqualifie pas cette science humaine, elle appelle à sa refondation à laquelle l'art peut contribuer par sa fonction critique.

Le savoir esthétique, dont le statut reste sujet à controverses, ne peut en tout état de cause se penser que comme savoir de la relation subjective au monde, un savoir éprouvé hors de toute abstraction et pensé en corrélation avec sa part irréductible de méconnaissance.

Alain Trouvé
Université de Reims

¹⁸ Jean-François Lyotard, *La condition post-moderne*, Paris, Minuit, 1979, chapitre 9.